

Critique de Britannicus, plans rapprochés par Evene.fr



« Racine, c'est Racine. » La tautologie moquée par Roland Barthes dans son fameux essai ('Sur Racine') dit bien la dimension imposante et intimidante du dramaturge classique. Aussi bien pour les artistes que pour le public. Pourtant, à voir la façon dont le metteur en scène Laurent Bazin et sa jeune équipe s'emparent de 'Britannicus', ces complexes n'ont pas lieu d'être.

Laurent Bazin a un point de vue, clairement énoncé et revendiqué. Son Néron est « un être pour qui voir, c'est avoir. Ce qu'il désire en Junie, c'est bien plus son image que son être. Il jouit de la mise en scène comme un fantôme et convoite moins son amour que le spectacle des larmes.» D'où son adaptation, centrée sur la relation entre Néron et Junie, et ce titre, 'Britannicus, plans rapprochés'.

De fait, Junie apparaît d'abord sur un puzzle photo, corps fragmenté et adoré par le jeune empereur fétichiste. Le parti pris est pertinent mais la pièce dépasse heureusement la note d'intention de son metteur en scène. Et la vérité du plateau fait d'une certaine manière éclater ce cadre théorique.

Les comédiens, tous excellents, donnent la chair et l'âme nécessaires pour faire entendre la tragédie intime de Racine. Le Néron interprété par Damien Houssier est bien plus qu'un simple cameraman amateur au voyeurisme morbide. Son tyran est émouvant parce qu'il est à la fois amoureux, jaloux, machiavélique, grotesque même. Lui et ses partenaires (Emilie Blon Metzinger, Adélaïde Bon, Frédéric Jeannot, Céline Toutain) prouvent que l'on peut jouer Racine de façon moderne sans pour autant verser dans la démagogie. Et donnent aux plus beaux alexandrins de la langue française une fraîcheur insoupçonnée.

Etienne Sorin